

## Un jeune engagé volontaire du BM 24 dans les combats d'Obenheim

Né le 23 octobre 1927 à Sedan, Angelo Crippa est le fils d'Ezio Crippa, un immigré italien, et de Denise Marchal, une Ardennaise d'origine belgo-lorraine. Il passe une partie de son enfance chez ses grands-parents maternels, installés au village de La Ferté, où est installé un ouvrage de la ligne Maginot. Évacué lors de l'offensive allemande de mai 1940, il retrouve son village en mai 1942, après un séjour de deux ans à Uzatz, en Ariège. En septembre 1944, le département des Ardennes est libéré par les Américains. Quelques semaines plus tard, Angelo Crippa s'engage dans la 1<sup>re</sup> armée française. Avec un camarade de La Ferté, il est affecté au bataillon de marche n° 24 (BM 24) de la 1<sup>re</sup> division française libre, cantonné à Braud-et-Saint-Louis, en Gironde, après la dure bataille des Vosges, afin d'être engagé contre la poche allemande de Royan. C'est alors que survient l'offensive allemande dans les Ardennes. La 1<sup>re</sup> DFL doit venir renforcer la ligne de défense française en Alsace. Nous reproduisons ci-dessous les lignes qu'Angelo Crippa consacre à ces combats dans ses Mémoires de guerre d'un J3 ardennais (1939-1945), publié à compte d'auteur en 2017.

Le lendemain de Noël, [...] nous reprenions le train à Saint-Christoly, quittant le front de l'Ouest pour celui de l'Est, devenu prioritaire avec l'Alsace et Strasbourg menacées. Nous débarquions à Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, que nous quittions, fin décembre, en camions pour le village d'Obenheim, dans le Bas-Rhin, où notre bataillon, arrivé le 1<sup>er</sup> janvier 1945 en position défensive à l'est et au sud de ce village, allait être anéanti le 11 après cinq jours d'encercllement !

Pour un baptême du feu, c'était réussi !

Si l'offensive allemande de décembre 1944 dans les Ardennes belges avait coupé court, à notre arrivée en Alsace, celle lancée pour reprendre Strasbourg aux Alliés était imminente. Dans ses *Mémoires de guerre*, le général de Gaulle écrira : « Cependant, les succès des Français et des Américains dans le Haut-Rhin et autour de Strasbourg ne déterminent aucunement l'ennemi à abandonner l'Alsace. Au contraire, il s'acharne à tenir ferme au sud, à l'ouest et au nord de Colmar, en attendant de prendre l'offensive pour ressaisir ce qu'il a perdu. Hitler intervient, donne l'ordre à Himmler d'assurer en Alsace la direction militaire, politique et policière, fait renforcer les 7 divisions de sa 19<sup>e</sup> armée par une division de montagne venue de Norvège, une Panzerdivision armée de chars "Panther" tout neufs et qui surclassent les "Sherman" de nos propres unités, de multiples contingents expédiés en hâte de l'intérieur. La poche de Colmar présente de bonnes conditions de défense. Les Allemands y installent leur droite immédiatement au sud de Strasbourg dans une zone que l'Ill, le Rhin et le canal du Rhône au Rhin rendent difficile à franchir. »

Et c'est justement là, à Obenheim, que le BM 24 du commandant Coffinier est en position, entre ce canal du Rhône au Rhin et le Rhin... position idéale entre Strasbourg et cette fameuse « poche de Colmar » pour barrer la route aux chars de cette unité d'élite qu'était la « Panzer Brigade Feldhernhalle » (brigade blindée) qui allait participer activement à l'offensive sur Strasbourg via Obenheim... dans le cadre de cette offensive générale sur l'Alsace, baptisée par Himmler, qui en avait la direction : « Nordwing » (vent du nord).

Donc, c'est dans ce bataillon que, jeunes engagés (dont de nombreux Ardennais), nous étions incorporés, venus rejoindre des anciens qui avaient combattu en Afrique, en Italie, au débarquement en Provence, dans les Vosges et maintenant en Alsace, au bord du Rhin.

Pour ma part, j'étais à la 1<sup>re</sup> compagnie du capitaine Charlet dans la section de l'adjutant-chef Fiorentini. Et le 2 janvier, nous étions à Boofzheim, au sud d'Obenheim, en point d'appui avec la 3<sup>e</sup> compagnie du capitaine Tencé. Nos activités se limitaient en patrouilles, et, bien que nous subissions les tirs de l'artillerie ennemie, je ne considérais pas encore cela comme un baptême du feu. C'est à Friesenheim, plus au sud, où, le 4, notre section était envoyée en avant-postes, que je devais le recevoir...

Le groupe du sergent Litaize, dont je faisais partie en tant que fusilier-voltigeur, avait pris position dans un pavillon de plain-pied en bordure de route à l'entrée du village. Un village déserté, où, quelques maisons plus loin, l'adjutant-chef Fiorentini et le reste de la section avaient pris aussi position. Avec les patrouilles de reconnaissance, nous



Angelo Crippa à 17 ans, à Vesoul, en décembre 1944 (coll. particulière).

étions tenus, à tour de rôle, de monter la garde au fusil-mitrailleur, surveillant la plaine enneigée par la fenêtre d'une pièce sur le derrière du pavillon. Devant, la route était gardée par le reste de la section avec notre adjutant-chef. Ce dernier ne manquait pas, la nuit, de surveiller les sentinelles, en s'approchant de nous sans bruit par derrière, pour nous parler à voix basse et s'assurer que l'on ne dormait pas... Une surveillance justifiée par le peu de temps accordé au sommeil, avec des tours de garde trop rapprochés, dus aux sections de 24 au lieu de 43, dans un bataillon aux effectifs réduits estimés à 550 environ en arrivant en Alsace.

C'est dans la cave du pavillon que nous passions nos quelques heures de sommeil. Une cave où nous avons eu la bonne surprise de trouver un tonneau de cidre. Il fut d'autant mieux accueilli, qu'avec une température de moins 15 à moins 20 degrés, tout était gelé (même le fusil-mitrailleur américain qui en avait sa culasse bloquée !), et il n'était pas question d'allumer du feu, pour ne pas se faire repérer... Les quelques degrés d'alcool de ce cidre compensaient un peu l'absence de repas chauds, devant nous contenter pour l'heure des conserves froides et des biscuits salés en boîte des rations américaines, prises pour nos repas sur la table installée au centre de notre cave dortoir, où il faisait un peu moins froid.

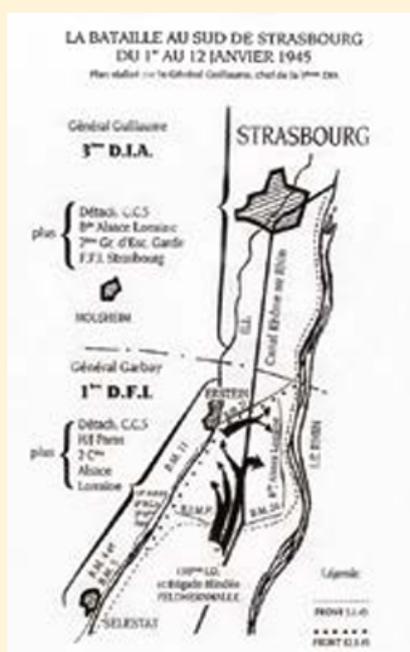
# HISTOIRE

N'étaient les tirs sporadiques d'artillerie, nous n'avions rien eu à signaler au cours de nos patrouilles effectuées dans ce village de Friesenheim, apparemment calme et inoccupé, si ce n'est par notre section. Calme et inoccupé... jusqu'à ce 7 janvier, où, vers les 5 heures du matin, un incident lourd de conséquences allait se produire... Venant de l'autre bout de ce village, censé n'être occupé que par des Français, une patrouille allemande, composée d'hommes en blanc ne soupçonnant pas notre présence, arrivait tranquillement dans la rue à notre rencontre !

Malheureusement, arrivés à hauteur de la maison occupée par notre adjudant-chef et ses hommes, une maladresse de l'homme de garde à la fenêtre de l'étage leur signalait notre présence !

Dans sa lettre du 8 novembre 1972, pour répondre à la mienne où je remémorais cet événement, mon adjudant-chef m'écrivait : « Les Fritz, tellement surpris, n'avaient pas réagi, et moi ayant pris la place de votre camarade défaillant, avec quelques grenades, tout est rentré dans le calme, pas pour longtemps, car l'ennemi, nous ayant repérés, nous bombarda copieusement... »

Effectivement, ce 7 janvier au matin, nous étions repérés, et ce fut la cause du drame qui s'ensuivit quelques heures plus tard. Car, au cours de cette belle matinée ensoleillée, mais troublée par une artillerie ennemie de plus en plus active, nous arrivaient, venant de Boofzheim, quelques hommes en renfort dans un Dodge chargé de munitions. J'étais de garde au fusil-mitrailleur derrière le pavillon, quand ce dernier fut soudain secoué par une violente explosion venant de la route... Me doutant qu'il venait de se passer quelque chose de grave, mais ne



*Croquis des combats de la 1<sup>re</sup> DFL dans la défense de Strasbourg (1<sup>er</sup>-12 janvier 1945), au cours desquels succomba le BM 24 (coll. FFL, fonds DFL).*

pouvant quitter un poste que je pressentais de plus en plus dangereux d'abandonner, j'appelais pour que l'on vienne me dire ce qui se passait, d'autant plus qu'après cette explosion, des cris et des éclats de voix me parvenaient de la pièce voisine. C'est Liégeard, un Ardennais de Saint-Lambert, près d'Attigny, qui vint m'informer que le Dodge, qui venait de s'arrêter devant le pavillon, avait été atteint par un obus et qu'il brûlait !

Les cris provenaient de deux blessés légers. Malheureusement, un troisième, le sergent Vial, venait de mourir. J'étais abasourdi, mais je voulais voir... Liégeard accepta de prendre ma place de garde un instant et je passais dans la pièce voisine. Elle était vide... pas de

Sergent Vial... ni les deux autres, sortis probablement pour rejoindre notre adjudant-chef avec ceux de notre groupe. Poussé jusqu'au pas de porte par les cris qui m'en arrivaient, j'assistai avec eux à l'horrible spectacle de l'agonie d'un autre camarade ! La déflagration avait projeté Adnet, grièvement blessé et ne pouvant bouger, sous le Dodge à présent en flammes, dont la chaleur et les munitions qui commençaient à exploser en interdisaient l'approche. C'était terrible ! Nous étions impuissants, devant les appels désespérés d'Adnet à notre adjudant-chef, qui, livide, comme nous terriblement malheureux, en pleurait de rage ! Des appels, de plus en plus faibles avant de mourir... qui restent à jamais gravés dans ma mémoire.

Avec le brasier et les munitions qui sautaient, un autre danger se manifesta bientôt avec le tir d'une mitrailleuse venant, comme le canon meurtrier, de l'autre bout du village, où il y avait du monde à présent, ce qui obligeait les hommes qui tentaient de porter secours à quitter la route.

Après plusieurs tentatives de SOS sur son talkie-walkie, notre adjudant-chef nous enjoignait de nous préparer à partir, après avoir reçu finalement l'ordre de se replier... De toute évidence, nous étions attaqués, au canon, à la mitrailleuse, et nous n'avions que nos fusils-mitrailleurs !

En rentrant pour rejoindre Liégeard à mon poste, je repassais dans la pièce d'où j'avais entendu les cris des blessés. Elle m'avait semblé vide en la traversant, attiré par les cris venant du dehors. Je n'avais pas remarqué cette couverture que je découvrais à présent dans un coin, légèrement secouée par quelque chose qu'elle couvrait, et d'où s'exhalait un faible râle... J'étais perplexe... C'était sûrement Vial... mais Liégeard m'avait dit qu'il était mort... Je soulevais un coin de la couverture, d'où venait le râle, et ce que je vis me fit reculer. J'avais d'abord été choqué par son visage ensanglanté, avant de découvrir, horrifié, cette plaie profonde à la tête, où apparaissait ce que je n'osais imaginer... Bouleversé, je rejoignais Liégeard. Après l'avoir mis au courant pour Adnet, ignorant, lorsqu'il était venu me rejoindre, qu'il était sous le camion grièvement blessé, je lui dis que Vial bougeait... qu'il n'était pas mort ! Sur quoi il me répondit : « Tu as vu sa blessure à la tête ? Il est perdu... ce que tu as vu, ce sont les derniers soubre-



*Mitrailleuse du BM 24 durant les combats d'Alsace (coll. FFL, fonds DFL).*

sauts... » Hélas ! c'était vrai, car, repassant dans la pièce après être descendus à la cave prendre nos affaires, nous nous aperçûmes que la couverture ne bougeait plus...

Avant de quitter notre cave et son tonneau de cidre, j'avais fait une trouvaille. Alors que je réunissais mes quelques affaires dans mon sac à dos, une boîte de conserve était tombée. En tâtonnant dans l'ombre, pour la trouver sous la table sur laquelle une bougie nous tenait lieu d'éclairage, ma main s'était posée sur une ceinture. Une belle ceinture de cuir noir, avec une boucle qui m'apparut bizarre, avant de découvrir que c'était une montre... Il suffisait de presser sur un petit bouton sous la boucle pour ouvrir le boîtier... Une petite merveille, sûrement oubliée par les ex-locataires d'en face. Une trouvaille qui allait m'être utile plus tard, et pas seulement pour me donner l'heure.

Il fallait donc quitter Friesenheim et, dans la campagne enneigée, assourdis par les tirs de plus en plus nombreux de l'artillerie allemande, nous avions l'air maintenant de battre en retraite. Un triste convoi, sans Vial, mort dans sa couverture, ni Adnet, abandonné sous le camion en flammes ! Je n'avais pas imaginé un tel baptême du feu, où finalement, de garde derrière le pavillon, je n'avais pas été exposé au danger. Cependant, je n'en restais pas moins traumatisé par leur mort.

Nous ne le savions pas encore, mais ce 7 janvier c'était l'offensive allemande sur Strasbourg qui venait de démarrer... Étant aux premières loges, nous n'allions pas tarder à nous en apercevoir. Une offensive déclenchée après cet ordre du jour du général allemand von Maur adressé à ses soldats : « Je compte sur vous pour pouvoir annoncer au Führer dans quelques jours que le drapeau à croix gammée flotte à nouveau sur la cathédrale de Strasbourg ! »

Des vœux qui n'avaient rien d'utopiques et qui eussent certainement été réalisés, sans l'intervention énergique du général de Gaulle auprès du général Eisenhower, pour le persuader de revenir sur sa décision d'abandonner Strasbourg dans le cadre d'un repli stratégique de l'armée américaine sur les Vosges.

Dans ses mémoires, notre général écrira à ce sujet : « Le 1<sup>er</sup> janvier dans l'après-midi, j'envoyai mes ordres au général de Lattre. Évoquant la décision du haut commandement de replier le front

sur les Vosges, je lui écrivais : "Il va de soi que l'armée française, elle, ne saurait consentir à l'abandon de Strasbourg. Dans l'éventualité où les forces alliées se retireraient de leurs positions actuelles au nord du dispositif de la 1<sup>re</sup> armée française, je vous prescris de prendre à votre compte et d'assurer la défense de Strasbourg." »

Concernant son intervention auprès du général américain, il écrira encore : « Je lui dis que pour la France, ce serait un désastre national. Car l'Alsace lui est sacrée (...). Avant d'en arriver à ce que je souhaitais, le général Eisenhower me demanda d'examiner ce que serait la situation de la 1<sup>re</sup> armée française si elle venait à opérer indépendamment des armées alliées. Il alla jusqu'à faire entendre que, dans ce cas, les Américains pourraient cesser de la ravitailler en carburants et en munitions. Je l'invitai, de mon côté, à bien peser, qu'en laissant l'ennemi écraser isolément les troupes françaises, le haut commandement provoquerait, dans l'équilibre des forces, une rupture peut-être irréparable et, qu'en privant les nôtres des moyens de combattre, lui-même s'exposerait à voir le peuple français lui retirer, dans sa fureur, l'utilisation des chemins de fer et des transmissions indispensables aux opérations. Plutôt que d'imaginer pareilles perspectives, je croyais devoir faire confiance à la valeur stratégique du général Eisenhower et à son dévouement au service de la coalition, dont faisait partie la France.

Finalement, le Commandant en chef se rangea à ma manière de voir. »

Nous en étions donc là !... ce que je n'apprendrai que bien plus tard, à la lecture de *L'Annuaire de la Première division française libre* :

« Nous étions encerclés depuis le 7, et c'est le 10 que l'attaque finale allemande fut menée par le groupe du commandant Meschede et des SS appuyés par neuf chars Panther dont quatre auraient été mis hors de combat. Les pertes allemandes auraient été très élevées : d'une compagnie de SS de deux cents hommes, il n'en serait revenu que trente.

Les unités d'élite des Panzers auraient perdu 50 % de leurs effectifs. Tout ceci aux dires des Allemands eux-mêmes conversant avec les prisonniers.

Les aspirants Cailliau et Vilain avec Uzinet, son agent de transmissions, purent regagner les lignes amies. Cinq sous-of-

ficiers ou soldats resteront cachés à Obenheim par la population qui sait les risques encourus. Un bon nombre de prisonniers se consolera en réussissant l'évasion et rejoindront la DFL dans les Alpes. Le fanion du bataillon, percé à Ronchamp, fut confié à un habitant d'Obenheim par le sous-lieutenant Granier et récupéré le 31 janvier.

Aux dires des prisonniers, les Allemands étaient découragés par leurs pertes pratiquement sans résultat face à un "simple village" au bord du Rhin.

Ainsi naquit, vécut, mourut le bataillon de marche n°24 de la 1<sup>re</sup> division française libre.

Le 27 novembre 1942, il tint la porte de Djibouti pour mieux l'ouvrir le 28 décembre 1942 à la France Libre.

Le 10 janvier 1945, il mourut pour tenir fermée la porte de Strasbourg.

À Obenheim, aux bords du Rhin, un monument à la gloire de la 1<sup>re</sup> DFL conserve sa mémoire. »

C'était donc la fin.

Il était 2 heures du matin environ, le 11 janvier 1945, quand le capitaine Charlet vint nous annoncer qu'il fallait cesser le feu. Nous étions une douzaine d'hommes, repliés à l'étage de la maison de monsieur Louis, à l'est du village. Un groupe composé de quelques hommes de la 1<sup>re</sup> compagnie, auxquels s'étaient joints quelques autres venus d'unités désorganisées par les combats. Envoyés là en position de défense dans la nuit du 9 au 10, après la contre-attaque meurtrière suivie à la tombée de la nuit du repli sur Obenheim, attaqué à présent de toutes parts par un ennemi déterminé.

Aussitôt arrivés chez monsieur Louis, nous avons pris la garde dans les bâtiments annexes en bordure des champs. Des bâtiments de plain-pied, en partie désaffectés, comme cette pièce dans laquelle je me trouvais, surveillant à grande peine une plaine enneigée, enveloppée d'un épais brouillard, confondu à l'artificiel lancé par l'ennemi qui attaquait, venant des bois de Daubensand à l'est.

Je ne voyais rien qu'un écran ouaté, traversé de crépitements et irisé à chaque éclatement d'obus. Il devenait hallucinatoire à force de le scruter, croyant voir une ombre s'approcher, un fritz en combinaison blanche à cagoule, tel un fantôme... Et soudain... ce n'était plus une hallucination, cette forme noire, énorme, qui émergeait de ma droite, me passait tranquillement sous le nez en rasant le

mur, et, sans plus se presser, s'évanouissait sur ma gauche dans le brouillard... Par chance, le moment de surprise passé, j'avais identifié l'intruse à temps, ce qui m'évita le ridicule de vider le chargeur de ma carabine sur une paisible vache...

Une paisible vache qui m'avait quand même fait peur, en me sortant d'une torpeur naissante à force de fixer cette masse de coton. Elle était quand même irréaliste, cette apparition, et, la fatigue aidant (car on ne dormait plus), ajoutée au froid, j'en étais à me demander, après coup, si j'avais bien vu, dans ce décor infernal, cette vache, fantastique, indifférente à la mitraille et aux détonations... Je l'enviais de garder un tel sang-froid, à moins qu'elle ne soit sourde...

J'en finissais avec elle, ramené à la réalité par un gros calibre ! Je ne l'ai pas entendu venir, mais, quand il est arrivé, j'eus l'impression d'exploser avec lui ! Une formidable détonation, là, toute proche, avant ce trou dans le temps... Le temps mis pour me retrouver assis, dos au mur, le casque anglais rabattu sur le nez, la carabine sur les genoux, de l'autre côté de la fenêtre où je guettais...

Impossible de décrire ce qui se passa dans ma tête à ce moment-là. J'étais surpris de me retrouver de l'autre côté de la pièce, ne me souvenant pas m'y être rendu... Il y avait un trou... Le plus curieux, c'est que je n'avais mal nulle part, sans une égratignure. Je n'étais sûrement pas arrivé en douceur contre ce mur. De plus, il ne restait que les lambourdes dans cette pièce désaffectée où l'on avait enlevé le plancher. J'aurais dû trébucher avant d'arriver au mur. Alors, j'avais dû voler... une fraction de seconde dans une autre dimension...

Je me relevai, me rajustant pour reprendre sans tarder ma garde à la fenêtre, avec cette fois la peur d'un nouvel arrivage, et celle d'une apparition autre que celle d'une vache. Je venais de reprendre mon poste quand Marcel, en sentinelle à côté, dans l'écurie à cochons de monsieur Louis me criait :

- Crippa !...

- Quoi ?...

- J'ai la trouille !...

- T'es pas l'seul, mais quand même, ouvre l'œil !...

Sûr qu'il n'était pas le seul. De toute façon, depuis Frisenheim, elle ne me quittait plus, cette trouille. Marcel était une nouvelle recrue de Braud-et-Saint-Louis, en Gironde, où nous étions en cantonne-

ment en décembre 44. Enthousiasmé par cette armée française qu'il découvrait, il était des nôtres à Noël pour remonter en Alsace.

Il n'y eut plus de gros calibres avec l'arrivée des fantassins ennemis. Ils étaient là, à proximité. On les entendait malgré le vacarme, ils étaient sur la route, nous coupant - ce que l'on apprit plus tard - du centre du village. C'est alors que, jugeant notre position dangereuse, le sergent qui était parmi nous, inconnu venu d'une autre unité éclatée, nous donna l'ordre, à Marcel et moi, de nous replier avec le groupe dans la maison de monsieur Louis, qui, lui, était déjà dans sa cave. Après avoir barricadé la porte d'entrée et les fenêtres avec ce que nous avions sous la main, à savoir : la table, le buffet, les chaises, etc., laissant monsieur Louis dans sa cave où il tenait à rester, nous montions à l'étage, suivant l'avis de notre sergent qui trouvait le rez-de-chaussée trop dangereux avec une vue limitée sur le dehors. (Toutes proportions gardées, sur le moment je pensais à la Maison de la Dernière Car touche à Bazeilles...)

Il est vrai qu'à partir des fenêtres des chambres, nous avions moins d'angles morts et une vue plongeante sur la cour et sur la rue, sans pour autant, avec le brouillard, y voir plus clair. Cependant, avec ce brouillard teinté des lueurs d'incendies venant du centre du village, il régnait une certaine clarté dans la pièce, privée bien sûr d'éclairage, où j'étais avec Marcel en position de chaque côté d'une fenêtre qui donnait sur la route, nous crevant les yeux pour voir enfin ces ennemis qu'on entendait si bien. C'est alors que survint un événement que je ne devais pas oublier non plus...

J'avais laissé mon camarade seul à la fenêtre pour aller voir ce qui se passait sur le palier, d'où nous parvenaient des cris. C'était un des nôtres qui venait d'être touché à l'œil par un éclat ou par une balle, ce qui, dans ce cas, voulait dire que nous étions repérés et qu'on nous tirait dessus... Ce qui se trouva confirmé lorsque, reprenant ma place, mon compagnon me montra le trou laissé pendant mon absence par une balle au bas de la fenêtre, à l'endroit même où je me tenais à genoux avant l'incident du palier !

Après ça, j'aurais dû être satisfait d'une telle baraka... mais c'est un sentiment d'angoisse que je ressentis, réalisant que ma vie avait tenu à la blessure d'un autre camarade. Une angoisse ajoutée, super-

flue... La situation empirait, et, si l'on se sentait canardés, nous ne pouvions que riposter au hasard dans le brouillard. Avec la mitraille, les éclatements d'obus, de grenades, nous entendions encore le bruit caractéristique des chenilles des chars. Des bruits de chars, mais des « Panther », et non de ceux de la 2<sup>e</sup> DB de Leclerc, venus à la rescousse, comme nous l'avions cru au début.

Les crépitements et les éclatements s'étaient faits plus rares, et le brouillard s'était levé lorsque notre capitaine arriva sous nos fenêtres. Il avait crié fort pour s'annoncer : « Capitaine Charlet ! ne tirez pas ! il faut cesser le feu ! »

Cessez le feu ?... Qu'est-ce que ça voulait dire ?... Et l'on apprenait la nouvelle incroyable : le village était tombé aux mains des Allemands ! Ce n'était pas possible ! Hélas, notre capitaine mettait le comble à notre stupeur en poursuivant : « Nous sommes prisonniers, mais ils sont corrects, et je dois rallier les rescapés pour la colonne au centre du village... »

C'était donc fini ! En plus avec notre dernier mot de passe : « Permission ? Bientôt ! » J'étais consterné... Ils étaient « corrects »... mais nous étions prisonniers ! prisonniers de guerre ! Je n'avais pas prévu ça, entrer en Allemagne comme ça... Avec ces malheureux anciens, désespérés, qui avaient combattu depuis l'Afrique pour finir prisonniers en 1945 au bord du Rhin ! Prisonniers, en plus, de cette 19<sup>e</sup> armée allemande du général Wiese, pourchassée depuis le débarquement en Provence par la 1<sup>re</sup> armée française ! Quel désespoir !

Avant de quitter la maison de monsieur Louis, où nous avions remis de l'ordre, nous avions détruit nos armes suivant les conseils de notre capitaine. La rage au cœur, j'avais brisé ma carabine US, tenue pour un beau joujou, et j'avais fait exploser mes grenades dans le champ où, en éclatant, le gros calibre m'avait fait voler. Et, les mains dans les poches de ma capote, le col relevé, le calot rabattu sur les oreilles, je suivais avec les autres mon capitaine vers la captivité, car maintenant j'étais prisonnier de guerre !

C'est entre deux « Panther » de la brigade blindée « Feldhernhalle » qu'on se retrouva rassemblés au centre du village. Deux mastodontes peints en blanc, canons pointés, menaçants... vision fantasmagorique sous les lueurs d'incendies.

Crevé de fatigue, de froid, ce qui se passa ensuite reste flou dans ma mémoire.

Je me souviens avoir fait partie d'un groupe, détaché de la colonne, pour être enfermé dans une remise pleine de betteraves ... En cours de route, au détour d'une rue, nous avons évité de justesse un soldat allemand, gisant tout de blanc vêtu au milieu de la route. C'était le deuxième mort que je voyais, allemand celui-là, après Vial à Frisenheim (je n'avais pas vu Adnet sous le Dodge qui brûlait).

On parlait peu dans cette remise, où le calme régnait après les quelques jurons et protestations du début, vite avérés inutiles. Abrutis par ces journées infernales sans répit, morts de froid et de fatigue, nous demeurons prostrés, allongés sur le tas de betteraves. Je n'arrivais pas à le croire... Ce devait être un cauchemar... mais il n'y eut pas de réveil heureux. J'étais prisonnier, prisonnier de guerre à 17 ans ! Ce n'était pas possible ! Comme l'oncle René qui s'y trouvait encore, et comme l'avait été l'oncle Eugène, libéré lui en 43, et qui m'avait accompagné à la gendarmerie de Margut pour mon engagement, où l'on n'avait pas prévu que j'entrerais en Allemagne comme eux !

Ce mot prisonnier m'était familier depuis la défaite de 1940, où une bonne partie de l'armée française s'était retrouvée dans les Stalags et les Oflags. Mais c'était à la suite d'une défaite, tandis que nous, en ce mois de janvier 1945, ça faisait désordre, dans cette France où les bals fleurissaient partout, considérée « libérée » par la plupart des Français. Des Français qui croyaient déjà la fin de la guerre arrivée, du moment qu'ils étaient libérés, eux. Il y eut bien une période d'inquiétude avec cette offensive allemande dans les Ardennes belges, en décembre 44, mais ce n'était pas en France... Et en janvier 45, ce n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Pourtant, l'Alsace et la Lorraine étaient bien en France... et des milliers de soldats alliés, après Bastogne, allaient encore mourir avant que l'une et l'autre ne soit libérées. Un égoïsme que, moi non plus, je n'avais pas manqué d'afficher lors de cette offensive allemande dans les Ardennes – en apprenant avec soulagement que ce n'était pas, comme j'avais cru l'entendre, Montmédy dans la Meuse, à quelques kilomètres de La Ferté, mon village, qui était menacé, mais Malmédy en Belgique.

Après un Noël 44 meurtrier pour nos alliés dans ces Ardennes suivait un Nouvel An 45 alsacien tout aussi inquiétant. Mais ce n'était pas là ce qui portait at-

teinte au moral de notre armée en cette période. Les causes, analysées avec justesse par le général de Gaulle, en seront données dans ses *Mémoires de guerre* où il écrira :

« C'est à mon retour de Russie, au milieu du mois de décembre, que m'apparaît l'épreuve morale traversée par notre armée d'Alsace. J'en suis soucieux mais non surpris. Sachant de quelle énergie guerrière sont capables les Allemands, je n'ai jamais douté qu'ils sauraient, pendant des mois encore, tenir les Occidentaux. Il me faut même ajouter qu'au point de vue national, je ne déplore guère ces délais, où s'accroissent dans la coalition l'importance et le poids de la France. Encore faut-il que, dans nos forces, les âmes gardent leur ressort.

Tout s'arrangerait vite si l'armée se sentait soutenue par l'opinion. Mais, à cet égard, les choses laissent à désirer. Non point que le peuple français méconnaisse théoriquement les mérites de ceux qui combattent pour son service. Mais ceux-ci lui semblent, trop souvent, lointains et presque étrangers. Pour beaucoup de gens, la libération équivaut à la fin de la guerre et ce qui s'accomplit, depuis, dans le domaine des armes, ne présente pas d'intérêt direct. D'ailleurs, ce sont les alliés qui exercent le commandement et fournissent la plus grande part. Nombre de Français, blessés jusqu'au fond de l'âme par l'effondrement de naguère, se passionnent peu pour des batailles où l'armée française ne joue plus, hélas ! le premier rôle. Et puis, le désastre de 1940, l'aspect militaire que revêtait le régime de la capitulation, l'abus que Vichy a fait du conformisme et de la discipline, ont provoqué, à l'égard de l'ensemble des professionnels, une certaine désaffection. Enfin, dans le monde de la politique, des intérêts, de la presse, la plupart des dirigeants tournent leurs préoccupations vers de tout autres sujets qu'une campagne dont ils croient qu'elle est gagnée d'avance et que le désarmement lui succédera à coup sûr. Constatant moi-même quelle place restreinte et quels fades commentaires les journaux consacrent à nos troupes et ayant convoqué les directeurs pour les inviter à mettre en lumière ce qui se passe sur le front, je m'entends répondre : "Nous allons faire de notre mieux. Mais il nous faut tenir compte des goûts du public. Or, les sujets militaires ne l'intéressent pas beaucoup." Justement, le général de Lattre me rend compte, le 18 décembre,

de ses préoccupations quant à l'état de son armée. Il m'écrit avoir demandé au général Devers de mettre à sa disposition au moins deux divisions nouvelles, de lui fournir un appui aérien, de lui allouer un supplément de munitions. Faute de quoi, ses troupes ne pourront prendre Colmar. Mais, en même temps, le commandant de la 1<sup>re</sup> armée me signale la dépression qui sévit dans l'âme de ses subordonnés. Il attribue cette crise, moins aux pertes, à la fatigue, aux souffrances causées par l'hiver, qu'à l'éloignement moral par rapport au pays. "D'un bout à l'autre de la hiérarchie, écrit-il, particulièrement chez les officiers, l'impression générale est que la nation les ignore et les abandonne."

De Lattre poursuit : "Certains vont même jusqu'à s'imaginer que l'armée régulière, venue d'outre-mer, est sacrifiée de propos délibéré." Il ajoute : "La cause profonde de ce malaise réside dans la non-participation de la nation à la guerre." », etc.

Pauvre France... pauvre Mère... abandonnée au bord du Rhin ! Cette amertume, éprouvée à juste titre par des anciens conscients de l'indifférence de la population à leur combat, ne pouvait être partagée par de jeunes engagés comme moi, loin de soupçonner leur détresse morale. Des jeunes, enthousiasmés, fiers d'être soldats dans cette 1<sup>re</sup> armée après l'accueil chaleureux de la population de Braud-et-Saint-Louis à la veille de Noël, qui n'était pas amenée à désespérer d'elle.

Oui... mais une population locale celle-là... et pas nationale...

À présent, sur ce tas de betteraves, si je n'avais pas encore le moral au plus bas – trop jeune pour ça peut-être – je n'en étais pas moins inquiet devant cette situation imprévue. Mais comment l'aurais-je prévue ?... Je savais que nous montions au front. Un front qui ne ressemblait en rien à l'image que j'en avais gardée avec les lectures du *Panorama de la Guerre* de 14-18. De ces lectures, avec les photos, m'était resté la vision d'une campagne nappée de boue, ravagée par l'artillerie, striée de tranchées, encombrée de réseaux de barbelés, avec, çà et là, dressés vers un ciel gris, des squelettes d'arbres morts. Dans ce décor dantesque, des hommes, baïonnette au canon, montaient sous les obus à l'assaut des tranchées ennemies...

Rien à voir avec cette campagne couverte de neige que nous découvrions le

1<sup>er</sup> janvier 1945 en arrivant en Alsace, où le village d'Obenheim, dans lequel nous avons pris position, était encore intact. Mis à part les tirs intermittents d'artillerie, qui pour le moment ne nous étaient pas destinés, comme ces fusants tirés par des Nebelwerfers qui passaient en rugissant au-dessus de nos têtes, l'endroit était relativement calme. Pour le moment... car ça allait changer. Mais je m'en doutais, et c'était normal, nous n'étions pas là en vacances... Et le 7, à Frisenheim, je recevais mon baptême du feu. Un baptême du feu que je n'avais pas trouvé glorieux, m'étant jugé en sécurité derrière le pavillon où je montais la garde, au moment où notre Dodge était atteint par un obus, causant la mort d'Adnet et de Vial. Mais après la journée du 9, jugeant cette fois avoir été assez exposé, je n'hésitais plus pour l'homologuer.

Ce jour-là en effet, la 1<sup>re</sup> compagnie du capitaine Charlet devait contre-attaquer vers l'écluse pour y placer un point d'appui. Ma section, celle de l'adjudant-chef Fiorentini, avec celle du sous-lieutenant Gisquet, étaient désignées pour occuper ce point d'appui. Vers 10 heures, par une belle matinée ensoleillée, nous débouchions à l'ouest d'Obenheim dans les vergers enneigés. La réaction ennemie fut immédiate avec le tir des chars et de l'infanterie adverse en position de l'autre côté du canal, le long des berges en surplomb. D'emblée, Rosenberger est tué, le

sous-lieutenant Cunin blessé.

Cloués au sol, nous repartions, progressant par bonds. Ce jour-là, pour la première fois, je voyais des hommes tomber pour ne plus se relever. Au début de l'attaque, je n'y avais pas prêté attention. Mais quel choc, lorsque je réalisais enfin pourquoi ils ne se relevaient pas pour repartir ! Mais alors... moi aussi j'allais tomber pour ne plus me relever !

La 1<sup>re</sup> compagnie s'était fait décimer toute la journée. L'adjudant-chef Fiorentini blessé grièvement, notre section déjà éprouvée n'avait plus de chef. Tirés comme des lapins, nous restions plaqués au sol. J'étais allongé dans la neige, le sac à dos sur la tête, faisant le mort, quand j'entends derrière moi la voix de Pioli qui m'appelait. Tournant lentement la tête, je l'apercevais, une dizaine de mètres plus loin, à plat ventre derrière un arbre où il me montrait son bidon à la ceinture traversé par une balle ! Je n'avais pas besoin de ça !...

C'était sûr, on était bien repérés ! Je ne m'en plaquais que plus au sol, où j'aurais voulu m'enfoncer tel un ver de terre. Un ver de terre qui n'aurait pas plus réussi sur cette terre gelée, dure comme du béton, qui me glaçait le ventre, après cette envie de pisser que je n'avais pu retenir, sans pouvoir, les doigts gelés et n'osant bouger, déboutonner ma braguette. M'attendant à avoir la tête ou le dos transpercé comme le bidon de Pioli, je restais aplati, glacé, la peur au ventre.

Ce n'est pas une balle qui m'arriva, mais un éclat d'obus... tout petit... Il s'était posé en douceur sur la manche de ma capote, tel une minuscule étoilée argentée tombée du ciel. Il était là, sous mes yeux, brillant au soleil, inoffensif, à l'encontre d'autres, provenant comme lui d'obus tirés vicieusement dans les arbres par les chars ennemis où ils éclataient pour nous retomber dessus en pluies d'éclats. Heureusement, à l'encontre de ma petite étoile, aucun de ceux-là ne me rendit visite...

Sale temps... Jugeant notre position intenable, le commandant Coffinier attendait la nuit pour donner l'ordre de nous replier. Je n'oublie pas l'impression désagréable que j'éprouvais, lorsqu'à la nuit tombante, notre capitaine, dos courbé, pistolet au poing, nous rejoignait pour nous crier :



Le colonel Pierre Coffinier lors de la revue de la 1<sup>re</sup> DFL par le général de Gaulle, sur l'aérodrome de Chelles-Le-Plin, 24 septembre 1945 (coll. FFL, fonds DFL).

« Sauve qui peut sur Obenheim ! »

Sauve-qui-peut !... c'était incroyable ! je ne m'étais pas engagé pour entendre ça ! Ça sentait la panique, la déroute... Ça allait mal, mal d'entendre cet ordre d'un officier qui, le matin, nous commandait le contraire... Un ordre sensé en fait, pour éviter un massacre inutile. Je ne me faisais quand même pas prier, et, avec peine, je me relevais, les jambes engourdis, ne me tenant plus, comme soûl, pour enfin courir, en titubant, vers la route. Une route sur laquelle je trébuchais, et que je finissais de traverser en roulant comme un tonneau, la carabine plaquée sur la poitrine. Après la traversée pénible d'un champ labouré, aux sillons durs comme pierre, nous rentrions au village.

Un village sous le feu de l'artillerie ennemie qui envoyait des obus parmi lesquels certains n'éclataient pas, destinés, eux, à semer une pluie de tracts nous invitant à la reddition. Une reddition refusée aux parlementaires allemands refoulés. Ce fut ensuite la maison de monsieur Louis, où, encore plus malheureux qu'avec son « Sauve qui peut ! », notre capitaine arrivait cette fois avec son « Cessez le feu ! ». Et ça se termina là, dans cette remise où nous étions affalés sur des betteraves. Pas pour longtemps, car deux hommes en combinaisons blanches venaient d'entrer. Dans un français irréprochable, l'un d'eux nous interpellait en ordon-



Avis de disparition d'Angelo Crippa remis à sa mère en avril 1945 par le maire de La Ferté-sur-Chiers (coll. particulière)

# HISTOIRE

nant : « Debout messieurs, en route ! ». Un ordre venant encore d'un Allemand, alors que je n'en avais plus reçu depuis la WOL avec Platen<sup>1</sup>. Mais cet Allemand n'était pas un Platen.

Avec son bon français, il me rappelait l'accordéoniste de La Ferté. Sans doute aussi cultivé, mais plus optimiste, car après avoir échangé quelques paroles avec l'un des nôtres, un ancien, il concluait en lui disant avec un sourire ironique : « Nous

serons à Bordeaux dans huit jours !... » Je ne sais pas s'il y croyait vraiment ou s'il bluffait, ce que je me demandais au point où nous en étions... Trop mal placés pour engager une controverse, nous finissions par suivre nos deux hommes en blanc pour rejoindre la colonne de prisonniers en formation. Et, lourdement, à regret, cette colonne s'ébranlait sous les lueurs et les crépitements d'incendies du village d'Obenheim dévasté. Un village

que nous quittions avec l'impression de l'abandonner.

*Angelo Crippa*

*Conduits dans la poche de Colmar, les hommes du BM24 traversent le Rhin à Neuf-Brisach et sont conduits à Waldkirch, au nord de Fribourg. Le 18 janvier 1945, le groupe d'Angelo Crippa part pour le stalag XIII D de Nuremberg, qui est libéré par la 5<sup>e</sup> armée américaine le 19 avril.*

<sup>1</sup> WOL : abréviation de Wirtschaftsüberleitung, la direction des services agricoles, mise en œuvre dans la zone interdite, en France occupée. Dans les Ardennes, les deux cinquièmes des terres cultivées et des prairies avaient été expropriées, soit 8 900 exploitations. Voir André Labaste, « Un essai de colonisation agricole allemand dans le Nord-Est de la France durant l'occupation », *Annales de géographie*, n° 298, 1946, pp. 150-151, url : [https://www.persee.fr/doc/geo\\_0003-4010\\_1946\\_num\\_55\\_298\\_12668](https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1946_num_55_298_12668). À La Ferté, la chef de culture était le dénommé Platen, sous les ordres duquel travaillait Angelo Crippa (NDLR).